

L'esprit européen

KARL JASPERS ¹

@

p.291 Mesdames et Messieurs,

Avant la première guerre mondiale, la communauté des nations européennes, l'unité de l'Europe passait pour aller de soi. Le temps où l'on se rendait sans passeport d'Allemagne à Rome, où l'on trouvait extraordinaire d'avoir besoin d'un passeport pour aller à Saint-Pétersbourg, nous paraît paradisiaque. Mais sans doute y avait-il dans ces circonstances quelque chose de fondamentalement faux. Personne n'en était radicalement conscient. Pourtant des penseurs isolés ont dit quelle était la situation réelle. Dans le domaine économique et social, Marx avait discerné ce qui ne pouvait pas être maintenu. Pour ce qui concerne la substance de l'être humain, Kierkegaard et Nietzsche ont été les prophètes de l'époque ; sans succès, ils tentèrent d'arracher l'homme au sommeil des illusions par lesquelles il se trompait lui-même. « Le christianisme n'est plus qu'apparence », disait Kierkegaard. « Dieu est mort, le nihilisme monte », disait Nietzsche. L'unité européenne était un faible phénomène culturel, réalisé seulement dans la classe supérieure. Ce qui passait alors pour être l'Europe n'a, manifestement, pas tenu. Si nous voulons vivre sur un fond européen, il nous faut atteindre et rendre active une origine plus profonde. La déception infligée par deux guerres mondiales nous oblige à sonder du doigt ^{p.292} toutes les structures européennes pour voir si par hasard elles ne seraient pas devenues creuses.

¹ Conférence du 13 septembre 1946. Traduction de Mlle J. Hersch.

L'esprit européen

Nous ne nous fions plus à l'humanisme. Mais nous l'aimons et voudrions tout faire pour le conserver. Nous ne nous fions plus à la civilisation moderne, à la science et à la technique. Mais nous comprenons leur importance historique et universelle ; nous ne voulons nullement les sacrifier, mais bien continuer de toutes nos forces à les développer, et à leur donner tout leur sens. Nous ne nous fions plus à la société des nations germano-romaines, et à leur équilibre politique. Mais nous voudrions sauver l'idée d'une union des nations européennes, indépendantes et libres. Nous ne nous fions plus sans réserve aux Eglises chrétiennes. Mais nous tenons à elles, car elles constituent les plus précieuses réserves d'une irremplaçable tradition. Humanisme, civilisation, équilibre politique, Eglises, toutes ces grandes choses paraissent n'être plus qu'un décor de premier plan. On ne peut pas compter sur elles. Elles nous sont indispensables, mais elles ne suffisent pas.

La culture humaniste comme puissance de vie se trouve aujourd'hui sans force. Il n'y a plus d'hommes comme Thomas More ou Pic de la Mirandole. — L'idée du progrès de la civilisation s'est révélée comme n'étant qu'un effet de l'orgueil humain ; aujourd'hui, pour notre conscience aussi, le progrès se limite à la science rationnelle et à la technique, qui servent également le bien et le mal. — La pensée de l'équilibre des puissances dissimulait la contradiction destructrice qui résidait dans l'exigence d'une souveraineté absolue pour tout Etat, et qui devait sans cesse briser la communauté des Etats. — La puissance spirituelle des Eglises, jadis capable de soutenir la vie dans son ensemble, se trouve aujourd'hui refoulée dans certains domaines spéciaux, dans le dimanche de la vie. Il lui manque le souffle qui confère à la vie spirituelle une valeur absolue.

L'esprit européen

Nous devons retourner plus profond en arrière, vers nos origines historiques, là où toutes ces puissances, devenues si faibles aujourd'hui, puisaient jadis leur force. Il faut nous dégager de nos habitudes et des réactions sentimentales conventionnelles, pour atteindre ce qui est la source et le but de la vie, lorsque nous vivons pour de bon.

p.293 Répondant à la question qu'on nous pose à Genève, je vais essayer de dire :

1. Ce qu'est l'Europe.
2. Quelle est la situation de l'Europe dans le monde transformé.
3. A quoi nous pouvons tendre en nous inspirant d'une prise de conscience européenne.

1. Qu'est-ce que l'Europe ?

Serait-ce la petite presqu'île que le continent eurasiatique pousse vers l'océan Atlantique ? Ou serait-ce un principe spirituel né sur ce sol, le principe de l'Occident ? Dans ce dernier sens, l'Europe a compris dans l'antiquité la communauté culturelle gréco-romaine qui vivait autour de la Méditerranée. Au moyen âge, elle s'étendait aussi loin que la chrétienté : la chrétienté est alors l'Europe. Mais à l'époque moderne, l'Europe désigna, au sens géographique, la terre s'étendant jusqu'à l'Oural, au sens spirituel l'unité qui s'appropriait le globe par la colonisation au moment où l'homme blanc faisait valoir partout son privilège.

A l'intérieur de l'Europe il y a toujours eu conflit et guerre. Mais on avait pourtant conscience de constituer une unité spirituelle face aux Barbares, aux incroyants, aux païens, aux non civilisés. L'Europe n'a jamais été isolée. Elle tint tête aux Perses, à l'Islam,

L'esprit européen

aux Mongols, aux Normands, aux Hongrois, aux Turcs, sans cesse poussée au bord de l'abîme.

Mais l'Europe était grande, le globe terrestre n'était pas encore devenu une réalité constamment présente. Aujourd'hui, les centres de gravité de l'humanité occidentale s'éloignent d'Europe, vers les plaines d'Amérique et d'Asie. Ils restent encore, cependant, à l'intérieur du monde chrétien — l'Europe en tant qu'Occident s'étend aussi loin que la religion biblique, elle comprend l'Amérique et la Russie. Le petit continent européen n'est plus que le sol sur lequel, pendant des millénaires, cette culture s'était développée, avant de s'étendre et de façonner en les peuplant le nord de l'Asie et l'Amérique.

^{p.294} Mais aujourd'hui s'ajoute à cela, sur le plan de l'esprit, quelque chose de tout différent. Depuis que la Chine et l'Inde ont cessé d'être pour l'Occidental des domaines étrangers présentant tout au plus un intérêt comme la Polynésie, l'Australie et l'Afrique, depuis qu'on a appris à connaître et à aimer chez elles des révélations originales de l'âme humaine, manifestées en des créations uniques de l'esprit, la conscience de soi de l'Européen se transforme. C'en est fait de l'orgueil européen, de la confiance absolue qu'on avait en soi-même au temps où l'histoire de l'Occident passait pour l'histoire du monde, où les produits des cultures étrangères, qu'on allait enfermer dans des musées ethnographiques, paraissaient destinés à satisfaire des besoins de pillage et de curiosité, au temps où Hegel même pouvait dire : « Depuis que les navires font le tour du monde, ce monde est devenu pour les Européens un cercle fermé. Ce qu'ils ne dominent pas encore n'en vaut pas la peine, ou est destiné à leur être encore soumis. » Aujourd'hui l'Europe prend conscience de ce qui lui est

L'esprit européen

propre par contraste, et elle perd par là son caractère absolu. Sa suprématie technique et militaire devient un simple épisode de l'histoire. Vue dans la perspective des millénaires, toute grandeur humaine nous apparaît, de Chine en Occident, de valeur égale.

Le parallélisme des trois grandes évolutions spirituelles indépendantes, en Chine, dans l'Inde et en Occident, est évident. Pour la foi chrétienne, c'est le Christ qui représente l'axe de l'histoire universelle. Tout le cours des événements va vers lui et vient de lui, jusqu'au Jugement Dernier. Mais d'un point de vue empirique — qui n'entre pas nécessairement en conflit avec la foi religieuse — l'axe de l'histoire universelle se situe dans les siècles de 800 à 200 avant J.-C. C'est l'époque qui va d'Homère à Archimède, l'époque des grands prophètes de l'Ancien Testament et de Zarathoustra, l'époque des Upanishades et de Bouddha, l'époque allant des chants de Shiking, par Lao Tsé et Confucius, jusqu'à Tschang-Tseu.

C'est en cette période que furent acquises toutes les pensées fondamentales des cultures suivantes. C'est à elle qu'on revient sans cesse, par des Renaissances, en Chine, dans l'Inde et en Occident. Elle présente partout des caractères communs : dans les ^{p.295} situations-limites de la condition humaine surgissent les questions suprêmes ; l'homme découvre sa finitude, et il crée en même temps les images et les pensées qui lui permettent malgré tout de continuer à vivre ; les religions du salut surgissent ; la rationalisation commence ; et dans les trois domaines de culture, à la fin, on se trouve devant l'effondrement d'une époque ressentie comme critique, marquée par la formation de grands empires despotiques. Prendre conscience du parallélisme dans le développement des cultures au cours de ce millénaire, c'est l'une

L'esprit européen

des expériences les plus saisissantes que nous puissions faire dans le domaine de l'histoire universelle. Plus nous remontons dans l'histoire, et plus nous nous ressemblons. Lorsque ces trois mondes se rencontrèrent, ils purent se comprendre, car malgré toutes leurs différences il s'était agi pour eux des mêmes choses, les questions fondamentales de la condition humaine. A partir de ces origines spirituelles semblables se sont ensuite produites, au cours des millénaires suivants, des évolutions toutes différentes.

Mais c'est seulement au cours des quatre derniers siècles qu'une différence radicale est apparue entre l'Europe d'une part, la Chine et l'Inde de l'autre : la science universelle avec la technique. Elle a donné à l'Europe la suprématie, cette hégémonie mondiale passagère dont la portée réelle, à la longue, devait être de faire de la technique et de la science, avec toutes leurs conséquences, des forces déterminant le destin du monde.

Les questions qu'on peut ici poser à l'histoire universelle sont les questions fondamentales qui inspirent la grande œuvre de Max Weber : Quel est l'élément commun aux trois grandes cultures ? Quel est l'élément propre à l'Occident ? Pourquoi a-t-il connu cette évolution particulière ? Pourquoi avons-nous en Occident le capitalisme ? D'où vient la rationalisation et son contenu ? D'où vient la science universelle ? D'où la conception morale qui fait de la possibilité de calculer et de prévoir le principe vital de tout travail, en opposition avec le comportement traditionaliste ? Ces questions ne reçoivent pas de réponse définitive. Mais elles imposent une recherche dont le résultat serait d'élucider les faits et de faire prendre conscience de la grandeur et du mystère de l'histoire ^{p.296} humaine. La recherche se retourne vers le passé jusqu'à l'époque-axe — s'il nous est permis d'appeler ainsi

L'esprit européen

l'époque qui s'étend autour du VI^e siècle avant J.-C. Peut-on trouver déjà dans les caractères particuliers de la Bible et de l'antiquité occidentale les éléments qui engendrèrent, ou du moins qui rendirent possible, ce qui ne s'est révélé qu'au cours des derniers siècles sous la forme de la science moderne et de la technique ? Les mondes spirituels de la Chine et de l'Inde nous sont devenus indispensables, et pas seulement à cause du contraste qu'ils forment avec le nôtre. Dans ce lointain se révèle à nous une profondeur métaphysique infinie. Quiconque en a ressenti le moindre souffle ne peut plus jamais l'oublier, ni la remplacer par quelque chose que nous posséderions en Occident. Mais chaque fois qu'après nous être occupés d'œuvres asiatiques, nous revenons à la Bible et à nos textes classiques, nous éprouvons le sentiment de nous retrouver chez nous, non seulement parce que les souvenirs concernant notre propre origine ont un caractère unique, non seulement à cause d'une richesse incomparable, mais parce que nous y retrouvons la liberté de l'esprit dans le progrès constant de son expérience et dans la richesse de sa dialectique. Lorsque nous nous attardons trop en Asie, nous finissons par nous lasser : les répétitions sont trop nombreuses, il nous manque le déploiement plus large qu'implique toute réalisation dans le monde, il nous manque les incessants renversements de l'esprit en mouvement — à moins que nous ne cessions d'être des Occidentaux. Mais en même temps nous pressentons là-bas un grandiose et définitif dépassement, une vérité au-delà de laquelle on ne peut aller, et la source d'une paix plus profonde que celle qu'aucun Occidental a jamais pu trouver.

Laissons maintenant les comparaisons de côté. Ne cherchons plus que l'Europe.

L'esprit européen

Si nous voulons citer des noms, l'Europe, c'est la Bible et l'antiquité. L'Europe, c'est Homère, Eschyle, Sophocle, Euripide, c'est Phidias, c'est Platon et Aristote et Plotin, c'est Virgile et Horace, c'est Dante et Shakespeare, c'est Goethe, Cervantès, Racine et Molière, c'est Léonard, Raphaël, Michel-Ange, Rembrandt, Velasquez, c'est Bach, Mozart, Beethoven, c'est Augustin, Anselme, ^{p.297} Thomas, Nicolas de Cusa, Spinoza, Pascal, Rousseau, Kant, Hegel, c'est Cicéron, Erasme, Voltaire. L'Europe est dans ses cathédrales, ses palais et ses ruines, elle est Jérusalem, Athènes, Rome, Paris, Oxford, Genève, Weimar. L'Europe, c'est la démocratie d'Athènes, de la Rome républicaine, des Suisses et des Hollandais, des Anglo-Saxons. Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer tout ce qui est cher à notre cœur, une richesse inépuisable d'esprit, de moralité, de foi. De tels noms parlent à quiconque a vécu de ce qu'ils désignent, de cette réalité historique unique. En cherchant ce qu'ils signifient, nous serions ramenés aux sources, aux villes et aux paysages, aux œuvres, aux monuments et aux livres, aux documents révélateurs des grands hommes. C'est là la meilleure et au fond la seule voie permettant de savoir ce qu'est l'Europe. C'est là que notre amour s'enflamme et nous engage.

Une autre méthode cherche, en s'inspirant de telles expériences, à définir des termes abstraits. Nous voudrions connaître les éléments constitutifs de cette richesse et les cerner par la pensée ; nous voudrions savoir ce que nous sommes et ce que nous pouvons être. Mais toute tentative de ce genre reste un jeu.

Nous choisirons trois mots pour construire le schéma de ce qui appartient en propre à l'Europe : liberté, histoire, science.

L'esprit européen

Liberté.

La liberté maintient l'Européen dans l'inquiétude et l'agitation. Car il veut la liberté, et en même temps il sait qu'il ne l'a pas. S'il la croit fermement en sa possession, elle est déjà perdue. La liberté est le lot de l'homme en général. Mais l'Européen en a pris conscience.

Qu'est-ce que la liberté ?

La liberté, c'est la victoire remportée sur l'arbitraire. Car la liberté coïncide avec la nécessité du vrai. Quand je suis libre, je ne veux pas ceci ou cela parce que je le veux, mais parce que je me suis persuadé que c'est juste. Ce qu'exige la liberté, ce n'est donc pas qu'on agisse arbitrairement, ou par obéissance aveugle, ou sous quelque contrainte extérieure, mais d'après ce dont on s'est p.298 assuré soi-même, d'après une certitude. De là vient l'exigence d'éprouver les choses par soi-même, de tendre à des réalisations immédiates, d'alimenter son vouloir à la source de soi-même en s'attachant fermement à la source de toutes choses. Mais je me trompe facilement. Une simple opinion n'est pas encore certitude. L'arbitraire s'impose à nouveau lorsque je veux imposer mon opinion en prétendant que toute opinion est valable, du moment que quelqu'un la défend. La conquête de la certitude, par contre, la liberté, exige que les opinions vulgaires soient dépassées.

Cette victoire s'accomplit par les attaches qu'en tant qu'individus nous nous imposons dans nos rapports avec les autres. La liberté ne se réalise que dans la communauté de tous. Je ne peux être libre que dans la mesure où tous le sont.

L'opinion vulgaire disparaît pour faire place à une certitude

L'esprit européen

fondée dans le combat plein d'amour qui nous oppose à notre prochain. Elle se transforme en conscience de la vérité objective dans les conditions communes de la vie sociale et politique. Il nous semble que ce sont là deux réalités européennes : la profondeur de la communication humaine entre personnes conscientes de leur être propre, et le travail conscient en vue de réaliser la liberté dans la vie publique par les institutions qui forment la volonté commune. Mais la vérité absolue, et par suite la liberté, ne sont jamais atteintes ; la vérité est en route. Nous ne vivons pas dans l'éternité d'un accord parfait des âmes, mais bien dans le temps, c'est-à-dire dans l'obligation de changer sans fin.

C'est pourquoi le contenu de la liberté se révèle par deux phénomènes européens fondamentaux. Ce sont :

La vie tendue entre deux pôles opposés.

La vie aux limites extrêmes.

D'abord : *la vie tendue entre deux pôles* : Pour toute prise de position, l'Europe a elle-même développé la position inverse. Elle ne possède peut-être en propre que cette capacité d'être toute chose. C'est ce qui la rend apte non seulement à concevoir en opposition avec elle-même ce qui vient du dehors, mais encore à p.299 se l'assimiler et à en faire un élément de sa propre essence. L'Europe connaît la majesté des vastes structures ordonnées, et l'inquiétude des révolutions. Elle est conservatrice, et elle accomplit les ruptures les plus radicales. Elle connaît la paix du recueillement religieux, et le saut dans la négation nihiliste. Elle favorise l'idée d'autorité, dans sa portée chrétienne et universelle, comme aussi celle de libre recherche. Elle édifie les grands

L'esprit européen

systemes de la philosophie, et elle les laisse abattre par des prophètes proclamant la vérité. Elle vit avec la conscience de la totalité politique, et en même temps, de ce qu'il y a de plus intime dans le domaine personnel et privé.

Cette réalité foncièrement dialectique de l'Europe s'enracine dans ses traditions les plus reculées : la Bible, ce fondement de la vie européenne, cache déjà en elle, d'une façon unique, la tension entre les pôles. Elle est le livre sacré qui, au cours des millénaires, permet à toutes les possibilités contradictoires de s'épanouir avec sa bénédiction. Puis on trouve à la base de l'Europe la grande antithèse de l'antiquité et du christianisme ; tous deux se combattent et s'unissent jusqu'aujourd'hui. Elles sont européennes aussi, les oppositions fécondes de l'Eglise et de l'Etat, des nations et de l'Empire, des nations romanes et germaniques, du catholicisme et du protestantisme, de la théologie et de la philosophie, — aujourd'hui de la Russie et de l'Amérique. L'Europe lie ce qu'en même temps elle oppose à l'extrême : monde et transcendance, science et foi, technique matérielle et religion.

L'Europe devient infidèle à sa liberté lorsqu'elle perd ces antagonismes et s'apaise, soit en s'installant dans un ordre oublieux de ses limites, soit en se portant à des extrémités qui excluent tout ordre à force de partialité, soit en se fixant sur l'un des pôles qui passe alors pour être le tout. Par contre, on retrouve l'Europe lorsqu'elle est ouverte, libre dans la tension des contraires, lorsqu'elle garde ses possibilités et qu'à travers le changement de situations, puisant à sa source, elle déploie sans cesse à nouveau, imprévisiblement, son génie créateur.

L'esprit européen

Deuxièmement : *la vie aux limites extrêmes* : Si la liberté coïncide avec la nécessité du vrai, cela signifie que notre liberté reste ^{p.300} toujours fragmentaire parce que nous ne sommes jamais sûrs du vrai dans sa totalité et de façon définitive. Notre liberté reste relative à autre chose, elle n'est pas *causa sui*. Si elle l'était, l'homme serait Dieu. Ici l'Européen se tient à sa limite extrême. Subjectivement, comme individu, il a l'expérience de l'origine de son être : je ne suis pas libre par moi-même ; quand je me sais vraiment libre, je sais du même coup, justement, que je suis donné à moi-même comme un cadeau venu de la transcendance. Je peux me manquer à moi-même. C'est là la limite énigmatique qui correspond à l'expérience possible d'être pour soi-même un don. L'existence que nous pouvons être n'est réelle qu'unie à la transcendance qui nous fait être. Lorsque l'existence s'assure d'elle-même, elle s'assure du même coup de la transcendance.

Mais objectivement, on peut dire de la liberté ce qui suit : la liberté a besoin de la liberté de tous les autres ; c'est pourquoi la liberté politique ne saurait se réaliser sous la forme d'une stabilité sûre des institutions. La liberté a besoin de l'achèvement du vrai ; mais la vérité est multiple et, sous toutes ses formes, en mouvement, la connaissance scientifique échoue sur d'insurmontables antinomies et reste limitée au fini, aux apparences. Tout achèvement dans le monde engendre aussitôt une insatisfaction. Ce qui se manifeste dans le temps est voué à l'échec.

Mais l'échec lui-même, pris dans une de ces tensions entre pôles opposés propres à l'Europe, y est devenu symbole : la conscience tragique, telle qu'elle exista en Grèce, connaît la signification de l'échec même et le désir de l'échec authentique ; et

L'esprit européen

la croix chrétienne, qui permet de vaincre la conscience tragique ou de l'éviter dès le début, donne sa signification à la vie dans une réconciliation transcendante.

La liberté de l'Européen tend aux limites extrêmes, elle cherche la profondeur des déchirures. L'Européen va à travers le désespoir vers une confiance ressuscitée, à travers le nihilisme vers une conscience de soi fondée ; il vit dans l'angoisse qui est l'aiguillon de sa bonne foi.

Dans la liberté s'enracinent deux autres phénomènes européens : la conscience de l'histoire et la volonté de science.

p.301

Histoire.

La liberté fait naître le besoin de l'histoire. Car l'Européen veut la liberté concrète, c'est-à-dire la liberté des hommes vivant en harmonie entre eux et avec le monde qui les inspire.

Ce n'est qu'en Occident que même dans la conscience individuelle la liberté se trouve liée à la liberté des conditions extérieures. Liberté sociale, liberté religieuse, liberté de la personnalité se conditionnent l'une l'autre. Mais comme la liberté n'est jamais pour tous, et comme par là elle n'est, au sens occidental, pour personne, l'histoire est indispensable pour la conquête de la liberté. Ainsi le besoin de liberté produit l'histoire.

Notre histoire n'est pas faite de simple changement, de la chute et du rétablissement d'une idée éternelle ; elle ne raconte pas comment se réalise une situation d'ensemble conçue comme définitive, mais une succession significative de faits dérivant les uns des autres, succession qui devient consciente d'elle-même en tant que lutte pour la liberté. L'histoire, dans ce sens, existe en tout cas

L'esprit européen

en Europe, même si la masse des événements s'y présente, comme partout dans le monde, sous l'aspect d'un effort pour faire passer de force le malheur d'une forme dans une autre. La douleur devient le berceau de l'homme qui veut l'histoire. Seul l'homme qui s'expose intérieurement au malheur peut connaître par expérience ce qui est, et acquérir l'impulsion nécessaire pour le changer. S'il ne se ferme pas devant le réel, s'il ne se laisse pas aveuglément détruire, s'il ne se contente pas d'attendre « que ce soit passé » pour vivre ensuite comme si rien ne s'était produit, alors les conditions sont remplies pour que puisse naître sa liberté concrète.

A ce propos, les Juifs peuvent servir d'exemple pour la réalité européenne. Le malheur sans exemple des juifs dans l'antiquité et son influence sur eux ont été formulés par Hegel comme suit : « La misère ici ne consiste pas à s'engourdir dans une fatalité aveugle, mais à aspirer à autre chose avec une énergie infinie. Le stoïcisme enseignait seulement : le négatif n'est rien et il n'y a pas de douleur ; mais la sensibilité juive se maintient bien plutôt dans la réalité et y cherche la réconciliation. » Les Juifs savent par ^{p.302} expérience que l'homme se trouve perdu, et ils ont rendu consciente sa condition. Ils se sont mis en route pour la rétablir, non pas dans un au-delà, mais dans le monde. C'est dans cette pensée biblique que prend racine l'une des forces fondamentales de l'histoire de l'Occident.

C'est en Occident seulement que l'exigence de la liberté a mené l'histoire en tant que recherche de la liberté politique.

L'homme ne pouvant être libre que si les autres hommes le sont, doit rejeter la liberté qui s'isole en évitant la communication. Partout, et aussi en Europe, il y a eu des individus qui ont rompu leurs liens avec l'ensemble et sont devenus des ermites, des

L'esprit européen

philosophes ou des saints ; ils n'étaient plus atteints par les réalités du monde et savaient conquérir une haute souveraineté personnelle, digne d'admiration. Mais la liberté concrète ne croît que dans la vie commune, lorsque l'homme évolue avec le monde qui l'entoure. Ce qui fait la grandeur de notre histoire occidentale, ce sont les mouvements de liberté réalisés entre des hommes qui parlaient les uns avec les autres : à Athènes, dans la Rome républicaine, dans l'ancienne Islande, dans les villes du moyen âge tardif, dans la constitution de la Suisse et des Pays-Bas, dans l'idée de la Révolution française, malgré sa chute rapide et son passage à la dictature, dans l'histoire politique classique des Anglais et des Américains. Lorsque la liberté devient un but abstrait, elle n'est plus qu'un slogan préparant quelque nouvelle violence. Lorsqu'en liberté la maîtrise de soi s'accomplit loyalement chez tous ceux qui ont à agir en commun, alors on avance concrètement vers la réalisation de la liberté sociale.

La suite du processus sera déterminée aussi par la conscience historique. Il ne peut y avoir d'histoire proprement dite sans connaissance de l'histoire. Aussi n'y a-t-il qu'en Europe une science universelle de l'histoire et une philosophie de l'histoire.

Mais comme on le voit d'autre part, le cours des événements est tel que personne, aucun savant et aucun philosophe de l'histoire, ne peut d'avance le connaître ni le vouloir. En effet, derrière la conscience de l'homme, quelque chose de décisif s'accomplit, qu'il détermine pourtant par sa conscience. Aussi notre conception de ^{p.303} l'histoire reste-t-elle ouverte et interrogative. Plus notre savoir historique devient limpide, et plus radicalement disparaissent les conceptions générales et totalisatrices, qui débordent le savoir. L'histoire n'est jamais finie.

L'esprit européen

Pour que la liberté soit, il faut que nous plongeons dans l'histoire, sans pourtant nous soumettre à aucune interprétation totale de l'histoire. Mais les perspectives historiques mondiales, la prise de conscience inlassable de ce qui est réel et de ce qui est possible, l'intensification de la conscience historique, constituent, avec l'histoire elle-même, un trait fondamental de notre esprit européen.

Science.

La liberté exige la science, la science non seulement comme libre emploi des loisirs, non seulement comme technique subordonnée à des buts pratiques, non seulement comme jeu de la pensée logique, mais comme volonté absolue, universelle, de connaître le connaissable. La passion pour la science appartient en propre à l'Europe, autant que les immenses conquêtes des sciences dans la recherche moderne.

La science européenne est tournée sans limite vers tout ce qui est et qui peut être pensé. Il n'y a rien, pour elle, qui ne vaille la peine d'être connu ; elle paraît se disperser dans l'infini. Mais quel que soit son objet, elle le fait entrer dans des rapports. Elle concilie une extension universelle avec la concentration de toute connaissance dans le cosmos des sciences.

Elle ne souffre aucun voile ; elle ne permet pas la tranquillité d'opinions faites une fois pour toutes. Sa critique impitoyable révèle des faits et des possibilités. Mais sa liberté critique se retourne aussi à tout moment contre elle-même. Elle éclaire ses méthodes, reconnaît les modes de son savoir, le sens et les limites de ses connaissances. Une telle science dépasse de loin les amorces qu'il y eut en Chine, aux Indes, et aussi dans la Grèce antique ; la science grecque est seulement une introduction et un

L'esprit européen

moyen pédagogique. D'où vient la science moderne, quelles impulsions ^{p.304} l'ont engendrée ? Elle n'existerait pas sans la religion biblique. Cette thèse a le sens suivant :

Le monde étant créé par Dieu doit être bon dans son essence. C'est pourquoi tout ce qui est méritoire d'être connu, en tant que parcelle de la création. Mais il n'est pas rare qu'une connaissance nouvelle vienne contredire les constructions systématiques qui passaient jusqu'alors pour aller de soi. Même si ces constructions paraissent impliquées dans un ensemble logique — comme ce fut le cas dans la conception du monde et dans la conscience de l'être des Grecs — la science en tant que construction logique fait éclater la logique. La cohérence fermée de la connaissance se trouve sacrifiée en faveur d'une recherche infinie, la paix de la certitude systématique en faveur d'une mise en question qui ne cesse jamais. La logique de la science s'ouvre à l'irrationnel et pénètre en lui tout en s'y soumettant. C'est l'interaction d'hypothèses conçues et d'expériences faites qui permet d'aller de l'avant, dans une lutte continue pour atteindre la réalité. Mais encore plus profondément que ce combat contre l'apparence pour la découverte de l'être, une autre impulsion est agissante ici. Dieu ayant créé le monde paraît responsable de ce qu'il est. La connaissance devient une attaque contre Dieu. Mais, d'autre part, une telle connaissance répond à l'exigence de Dieu qui veut une véracité absolue. Ainsi se développe, à la source de la science, le besoin d'interroger Dieu contre Dieu. Cette impulsion, partie du livre de Job, traverse toute la pensée européenne. C'est cette accusation passionnée et contenue qui, liée à l'amour pour tout ce qui est création de Dieu, a donné naissance à la science européenne — cette science qui, dès lors, se poursuit un certain

L'esprit européen

temps, même après que ces impulsions ont perdu leur force.

Savoir rend libre. Spirituellement, ce qui est décisif, ce n'est pas la liberté extérieure que procure, dans des domaines limités, la maîtrise de la science sur les forces naturelles. Ce qui est décisif, c'est la liberté intérieure. Celle-ci réside déjà dans le fait que lorsque je vois clair, je cesse de dépendre entièrement d'une réalité étrangère. Mais elle ne s'achève que dans un accord d'amour avec la réalité. C'est lui qui constitue le but du savoir. Or en cheminant ^{p.305} vers ce but, non seulement le savoir part du laid, du corruptible, de l'intolérable ; il intensifie aussi la conscience que nous en avons. L'amour n'est pas seul à conduire au savoir ; il y a aussi la haine. Lorsque le savoir se développe, nos passions agissent ; lorsqu'il aboutit, il se trouve que nos passions sont en suspens. Mais si la liberté du savoir pouvait devenir parfaite, l'être serait révélé jusqu'au fond à la connaissance pleine d'amour.

L'Europe, avons-nous dit, est besoin de liberté, histoire proprement dite, source de science universelle. C'est dire qu'elle ne peut par principe connaître aucun achèvement. Car liberté, histoire, science n'atteignent jamais leur but. C'est pourquoi l'Europe n'a pas de fin, et c'est pourquoi ce que nous pouvons être du fond de nous-mêmes reste toujours à manifester : Ces traits essentiels, justement parce qu'ils échappent à notre possession, doivent nous donner sans cesse des chances neuves. La temporalité, en Europe, existe pour de bon.

Le principe spirituel de l'Occident ne peut se réaliser que dans l'actualité du monde où nous vivons. Nous ne pouvons trouver où va maintenant notre chemin que si nous connaissons notre époque, le moment présent et notre situation.

L'esprit européen

2. Quelle est la situation actuelle de l'Europe dans le monde transformé ?

La situation de l'Europe dans le monde s'est transformée de nos jours, extérieurement et intérieurement, avec une rapidité inouïe. Extérieurement d'abord on est obligé de vivre avec le globe devant les yeux. L'Europe est devenue petite. L'importance décisive de l'industrie entraîne la supériorité des grands continents, l'Amérique et l'Asie. L'espace, les matières premières, les masses humaines, s'imposent invinciblement comme constituant la puissance réelle. Ce qui fut naguère un domaine colonial devient le maître de l'Europe. Deux grandes entités politiques : les deux dernières créations de l'Occident, l'Amérique et la Russie, deviennent les maîtresses du monde. Si des Etats-Unis de la petite Europe existaient aujourd'hui, ils auraient peut-être encore, en face de ^{p.306} l'Amérique et de la Russie, une puissance de valeur égale. Mais même sans parler du fait qu'on peut douter qu'une telle puissance soit désirable, l'évolution historique enlèverait bientôt cette position à l'Europe, parce que la croissance naturelle des Puissances continentales rend l'Europe de plus en plus petite. Pour le moment, l'évolution politique du monde est encore déterminée par des Occidentaux, c'est-à-dire par l'Amérique et la Russie. Le Japon une fois détruit, le monde d'Extrême-Orient se trouve dénué de toute puissance technique. Mais cela changera une fois ; il semble déjà que la Chine pourrait devenir un pivot décisif dans l'évolution de la politique mondiale.

Quelle attitude prennent donc l'Amérique et la Russie envers notre Europe qui se rapetisse ? Toutes deux sont peuplées d'Européens. Les Russes se sont déversés à l'Est et ont peuplé tout le Nord de l'Asie. Des Européens de toutes les nations émigrèrent en Amérique et peuplèrent le nouveau continent. Dostoïevski a

L'esprit européen

bien vu cette analogie ; il avait environ soixante-dix ans lorsqu'il écrivait : « Le fait de nous tourner vers l'Asie peut avoir pour nous le même résultat qu'a eu pour l'Europe la découverte de l'Amérique... le courant qui nous entraîne vers l'Asie élèvera de nouveau notre esprit et raffermira nos forces. »

Mais il y a une différence : la Russie a conservé l'unité de son territoire à la fois européen et asiatique ainsi que celle de sa population ; par contre l'Amérique, bien que sa population descendît des peuples européens, se sépara politiquement de l'Europe. La Russie est proche de nous dans l'espace, et lointaine par l'esprit ; mais pour notre âme son caractère étranger lui-même accroît sa force d'attraction. L'Amérique est lointaine dans l'espace, et si proche par l'esprit que nous nous reconnaissons presque en elle, comme si elle nous offrait à nouveau nos propres possibilités. La Russie est sans aucun doute infiniment plus que ce qu'évoquent couramment les termes de « bolchevisme » et de « dictature » et l'Amérique, infiniment plus que le capitalisme et le conformisme des masses.

Toutes deux voient l'Europe du dehors. Toutes deux la considèrent avec admiration et mépris, avec amour et haine.

^{p.307} L'Europe, dans sa petitesse qui s'accroît, prend une situation intermédiaire entre les grandes puissances. Elle ne peut pas s'affirmer politiquement contre elles ; elle risque plutôt de devenir l'un des espaces où elles se heurteraient dans leurs conflits, à moins qu'elle ne parvienne à fédérer ses forces et qu'elle ne sache se contenter de maintenir sa neutralité, au cas où se produiraient des luttes mondiales, politiques ou militaires. L'Europe se trouvera peut-être bientôt entre les grandes puissances dans la situation qui fut celle de la Palestine, dans

L'esprit européen

l'antiquité, entre la Mésopotamie et l'Égypte, ou celle de l'Allemagne entre l'Orient et l'Occident. Le destin qu'impose une telle situation intermédiaire, c'est une lutte inutile par manque de force, c'est ensuite l'impuissance, la souffrance et l'humiliation. Ce destin mène à la ruine, ou bien il oblige à vivre en puisant à une tout autre source qu'à celle de la puissance.

Parallèlement à la transformation extérieure du monde se produit une transformation intérieure. L'horizon à l'intérieur duquel nous prenons conscience de nous-mêmes ne s'est pas seulement élargi ; il a pris encore une signification différente. En effet, la conquête du monde par le christianisme a été paralysée, et en même temps s'est effondré le caractère absolu, naguère incontestable, de la certitude chrétienne. La Chine et l'Inde se présentent à nous comme des mondes spirituels autonomes. Le problème qu'elles ont à résoudre est le même que le nôtre : trouver, en s'inspirant de leurs traditions, quel doit être, dans le monde de la technique, leur nouveau visage spirituel. L'Europe n'a plus la même conscience de soi que naguère. Elle n'est plus qu'une structure parmi d'autres.

En même temps, par suite de sa propre évolution intérieure, l'Europe en est venue à prendre conscience du caractère hétérogène de ses éléments spirituels et à mettre par là dangereusement en question sa conscience d'elle-même.

L'effondrement du christianisme, la perte de la foi laissèrent sans résistance devant des assauts sérieux une réalité désormais périmée. Ils se sont poursuivis jusqu'au nihilisme. Il y a un demi-siècle, on ne comprenait pas encore l'inquiétude des prophètes de p.308 ce temps, Kierkegaard et Nietzsche. Eux ne concevaient pas comment les hommes avec lesquels ils vivaient pouvaient se sentir si peu atteints et ne pas remarquer que les Européens du XIX^e

L'esprit européen

siècle couraient à l'abîme à une vitesse croissante. Les autres continuaient à vivre, sûrs d'eux-mêmes, se livrant à un travail rationnellement adapté à son but, satisfaits de pouvoir contempler esthétiquement la culture, mais dénués de fondement existentiel. Ils ne comprenaient pas les grands cris d'alarme qui étaient lancés, rejetaient bien plutôt l'inquiétude comme une forme de désagrégation, et laissaient s'accomplir une évolution qui devait aboutir aux guerres mondiales et aux effroyables manifestations d'une humanité privée du sens de l'humain.

D'autres prenaient plaisir à ce que ces prophéties présentaient de sensationnel ; ils admiraient leur génie verbal et s'abandonnaient aux artifices d'une poésie et d'une littérature qui tiraient de là leur nourriture. Ainsi se créa un état d'esprit permettant de parler n'importe comment, comme dans la confusion des langues à Babylone ; affirmations ou négations n'engageaient plus personne ; le fanatisme et les haussements d'épaulé de l'indifférence s'entremêlaient. Cette transformation des intellectuels perdit toujours davantage d'efficacité et d'importance devant les grands mouvements de masses. Ceux-ci, de leur côté, s'attachaient à des slogans et des dogmes, mais ils échappaient en somme dans leur réalité la plus élémentaire à toute prise de conscience, et se trouvaient par là toujours plus facilement à la merci du coup de main d'un despote.

Pour peu que l'on embrassât du regard toutes ces transformations matérielles, politiques, spirituelles, la formule « crépuscule de l'Occident » jetée en Allemagne en 1918, paraissait convaincante à beaucoup de gens. L'Europe n'est pas aujourd'hui une réalité rayonnante et pleine de force. Dans le monde elle se tient là, brisée dans tous les sens du mot et doutant d'elle-même.

L'esprit européen

Telle est la grande question : est-ce vraiment le crépuscule définitif, ou est-ce la crise où, dans les douleurs de l'enfantement, l'antique essence se crée une forme nouvelle ? Est-ce l'engloutissement dans la nuit sans conscience après le dernier feu d'artifice d'une intellectualité déjà vidée de tout contenu, ou le ressort de ^{p.309} l'esprit européen est-il déjà à l'œuvre pour faire rebondir à nouveau notre vie ?

A l'heure qu'il est, l'enthousiasme qu'éveillerait un commencement de réalisations concrètes nous est refusé. Nous ne pouvons pas pousser des cris de joie en voyant autour de nous le monde prendre son élan.

Nous sommes angoissés. Si nous réussissons à faire quelque chose, ce ne sera qu'à force de résolution, puisée à la source de nous-mêmes ; à force de patience obstinée, de disponibilité pour les réalités nouvelles, de modestie et de mesure sans illusions. Alors nous pourrons saisir *hic et nunc* ce qui est possible, et conquérir ainsi, ainsi seulement, le fondement substantiel de l'avenir.

3. A quoi pouvons-nous tendre en nous inspirant d'une prise de conscience européenne ?

Ce qui arrivera, personne ne peut le savoir. Mais devant les horizons incertains de l'avenir européen, chacun peut se demander où il se tient et ce qu'il veut. Personne ne voit l'ensemble. Nous sommes toujours en lui, non hors de lui ou au-dessus de lui.

Nous avons beau vivre en pensant combien peu l'individu modifie le cours des événements, ou même en jugeant qu'il ne les modifie pas du tout, en réalité, personne ne le sait. Personne n'a besoin de savoir à quelle fin il sert d'instrument à la transcendance. Il est déjà téméraire de le demander. Saisir ce qui

L'esprit européen

est possible dans ce monde qui nous entoure et que notre esprit n'embrasse jamais, telle est notre tâche humaine.

Nous, Européens, nous pouvons trouver un encouragement dans cette pensée-ci : ce que l'Europe a produit doit être surmonté spirituellement par l'Europe elle-même. L'essence de l'Europe est vieille de plusieurs millénaires. Cela lui donne la chance de pouvoir continuer ce mouvement, dans la situation actuelle du monde, en vue d'une nouvelle création.

La fatalité de la situation mondiale actuelle est issue de l'Europe des siècles derniers. Sans elle, les grandes sphères de culture subsisteraient encore tranquillement les unes à côté des autres comme p.310 il y a mille ans. Il n'y aurait pas d'unité du globe, pas d'histoire mondiale, pas de guerres mondiales. Il n'y aurait, pour l'humanité dans son ensemble, ni menace générale, ni possibilités communes. L'esprit qui a produit la science et la technique doit cacher en lui de quoi remettre en ordre ce qu'il a créé.

En effet, tout ce que nous voulons dépend aujourd'hui d'une condition extérieure qui doit être remplie d'abord : notre adaptation à la réalité technique. C'est la technique qui a déterminé les méthodes de travail, l'économie, la structure sociale, la bureaucratie. La coupure qui s'est produite il y a cent ans dans l'histoire mondiale est si profonde qu'on ne peut la comparer à aucun phénomène antérieur. Pour trouver un parallèle, il faut remonter jusqu'à la découverte du fer et des outils. Toute l'histoire antérieure se ferme là. Elle devient souvenir, et l'étude qu'on en fait n'est plus qu'un moyen d'éducation spirituelle. Seuls restent semblables les traits fondamentaux et définitifs de l'homme. Toutes les conditions de la vie sont à tel point changées que l'histoire dans son ensemble prend un caractère nouveau. Chaque peuple doit

L'esprit européen

résoudre les problèmes posés par la technique et ses effets, ou disparaître. Il n'y a pas d'échappatoire. C'est pourquoi nos desseins doivent être en première ligne économiques et politiques. Dans le domaine économique, il faut introduire un ordre planifié qui fasse régner la justice dans tout ce qui sert de base matérielle à notre vie, conditionnée par la technique. C'est là une tâche infinie, un combat mené sans fin pour réaliser le droit. Politiquement, les conditions préalables à tout ce que nous pouvons vouloir d'autre part, c'est de s'assurer que cette transformation se fera de façon pacifique, et de réaliser un ordre entre les Etats. La violence et la terreur, par contre, devenues de nos jours d'horribles réalités qui, même vaincues sous une forme particulière, remplissent encore l'humanité de terreur, finissent par mener au néant. Elles sont, certes, des crimes dont les auteurs doivent être réduits à l'impuissance ; mais il se pourrait qu'elles prennent aussi, n'importe où dans le monde, la portée d'une explosion de désespoir si, tout en respectant toutes les formes juridiques du droit, on refuse par la violence, d'une façon intolérable et désespérante, de rendre justice. Les décisions ^{p.311} que l'on prendra sur ce terrain sans cesse mouvant des circonstances, concernant ce qui doit être fait et ce qui ne doit pas être fait, décideront de l'avenir de l'Europe. Mais tout cela appartient à la politique et se trouve hors de notre sujet.

Nous avons à nous interroger sur ce qui conditionne pour l'homme l'action politique elle-même, sur l'esprit. Les possibilités de l'esprit dépendent toujours, il est vrai, des conditions de la vie, mais l'esprit lui-même est une source indépendante. Il existe par la liberté. C'est pourquoi il vit de l'être autonome de l'individu. C'est par l'individu, par chaque individu, que passe le chemin menant à l'avenir.

L'esprit européen

A ce propos, il faut remarquer ce dont l'Européen a pris pleinement conscience : chaque homme a la possibilité d'être lui-même. Les hommes ne sont jamais seulement du matériel ; c'est pourquoi on ne peut pas les transformer en rouages mécaniques ou en animaux d'élevage. Les masses ne sont pas seulement des masses, mais en elles chacun est une personne, un homme, lui-même. A une telle certitude s'oppose, par contre, une conception basée sur le mépris de l'homme et liée à la conviction destructrice que l'homme ne peut pas être libre.

Essayons maintenant de voir plus clairement à quoi nous pouvons tendre, sur le plan spirituel, en cet âge de la technique, en nous inspirant d'une prise de conscience européenne. D'abord, élargissant l'idée de l'Europe jusqu'à celle de l'humanité, nous apercevons des voies conduisant à un ordre mondial. Ensuite, nous limitant à des tâches européennes locales, nous nous acheminons vers l'humanisme d'un musée européen. Enfin, nous retournant vers nos origines historiques, nous cherchons à rendre possible notre existence en transformant la religion biblique.

Vers un ordre mondial.

Nulle part l'idée de l'humanité n'a eu autant de force qu'en Europe. La Bible pose une origine commune à tous les hommes. Quiconque est un homme doit être reconnu comme tel.

Bien que les Européens se soient rendus coupables des plus ^{p.312} honteux forfaits, ce sont les Européens aussi qui ont réussi avec le moins de préjugés à comprendre ce que sont les autres. L'impulsion primitive pour s'emparer du monde s'est transformée en volonté de comprendre autrui et de communiquer sans réserve avec les hommes de tout l'univers.

L'esprit européen

La libération du monde est en germe dans cette pensée. Comme Européens, nous ne pouvons vouloir qu'un monde dans lequel ni l'Europe, ni aucune autre culture ne domine les autres ; un monde dans lequel les hommes se laissent libres les uns les autres, tout en étant atteints dans leur solidarité par ce qui arrive à autrui.

L'idée que nous visons n'est pas européenne, mais occidentale, car elle inclut l'Amérique et la Russie. Elle tend à devenir l'idée de l'humanité.

A ce propos, les déclarations que nous font les hommes d'État sont toutes les mêmes : une politique de puissance n'a plus aucun sens pour l'Europe, sinon dans un ordre mondial qui donne à tous la paix, et à l'Europe sa tâche et sa chance. Le danger de guerre, qui menace aujourd'hui de détruire l'humanité occidentale, accroît encore notre volonté passionnée de trouver un ordre mondial excluant la guerre non seulement pour maintenant, mais pour très longtemps, sinon pour toujours.

La peine qu'on se donne aujourd'hui pour trouver cet ordre mondial ne diffère-t-elle en rien des efforts faits jadis pour réaliser la paix perpétuelle, au siècle des grandes puissances nationales européennes et de leurs guerres ? L'ordre mondial n'est-il aujourd'hui aussi qu'une formule apaisante que personne ne prend au sérieux ?

Il se peut. Nous devons vivre, il est vrai, en étant prêts au pire, mais nous ne sommes pas obligés de le tenir pour inévitable. La figure de l'avenir continue à dépendre de la liberté de l'homme. Quiconque affirme que quelque chose est inévitable affirme plus qu'il ne sait, et il donne une prime à la passion du nihiliste. Ce dernier ne fait qu'attendre le moment de la catastrophe, qui

L'esprit européen

représente pour lui, soit le suicide indirect qu'il appelle de ses vœux, soit la puissance absolue fondée sur la violence.

Nous n'avons pas ici non plus à nous poser le problème ^{p.313} politique suivant : comment les souverainetés nationales absolues seront-elles subordonnées à un ordre supérieur ? Comment les sombres passions du tigre-singe (selon le nom que les Chinois donnaient à l'homme) seront-elles surmontées pour que la raison humaine devienne réalité ? Nous n'avons pas non plus à nous poser ici le problème économique et social : comment les appétits des groupes aux intérêts opposés seront-ils refrénés pour que puisse s'affirmer le besoin de justice de tous ? Nous n'avons à nous poser que le problème spirituel : quelles possibilités s'ouvrent devant nous, et où trouver le point d'appui nécessaire, parmi les croyances morales de l'individu ? Schématiquement, l'alternative est celle-ci : empire mondial ou ordre mondial.

L'empire mondial, ce serait la paix mondiale imposée par une seule force qui, d'un seul lieu terrestre, soumettrait à sa loi la terre entière. L'ordre mondial, ce serait l'unité exempte de violence, hormis celle qui proviendrait d'une délibération et d'une résolution communes. L'asservissement de tous imposé d'un seul lieu s'oppose à l'ordre de tous, où chacun renonce à sa souveraineté.

Les anciens empires, ceux qui en Orient et en Egypte précédèrent le monde grec, comme ceux de la Chine et de l'Inde et l'Empire romain, furent à leur manière des ordres grandioses, mais ils étaient fondés sur la violence, sur la dictature, ils excluaient la liberté. La liberté politique ne s'est réalisée que dans des territoires restreints, pour un temps à Athènes et à Rome, dans les villes du bas moyen âge, puis de façon durable jusqu'aujourd'hui en Suisse, dans les Pays-Bas, en France, en

L'esprit européen

Angleterre et en Amérique. Si elle a pu grandir chez ces peuples, ce fut grâce à leur propre force, à mesure qu'ils s'éduquaient eux-mêmes ; ils profitaient de circonstances favorables, mais ils étaient prêts aussi à risquer leur vie. Jusqu'à présent, elle n'a existé qu'en Occident, et là encore de façon imparfaite, montrant toujours des lacunes et des inconséquences, et sans cesse menacée. Elle demande l'obéissance à des lois communes qui ne peuvent être changées que par la voie de l'ordre établi ; il faut se soumettre à la majorité et respecter les droits des minorités, tous sont solidaires contre les actes de force individuels. S'il subsiste une souveraineté quelconque en dehors ^{p.314} de celle qui garantit l'ordre de l'humanité dans son ensemble, c'est qu'une menace subsiste encore contre la liberté. En effet, elle doit forcément recourir à la violence contre la violence. Or l'organisation basée sur la violence, les conquêtes et les empires fondés sur la conquête, mènent à la dictature, même lorsqu'au départ il s'agissait d'une libre démocratie. C'est ainsi que la République romaine passa au césarisme, la Révolution française à la dictature de Napoléon I^{er}. Une démocratie conquérante renonce à elle-même. Une vraie démocratie tend à fonder l'union de tous dans l'égalité des droits. Exiger la souveraineté totale, c'est donner libre cours à la volonté de s'affirmer soi-même, hors de toute communication. A l'époque de l'absolutisme où la notion de souveraineté fut forgée, on prit conscience sans aucun scrupule des conséquences impliquées par une telle attitude.

Si l'on veut réaliser l'ordre mondial, il faut que les puissants se montrent capables de renoncement, soit en obéissant à des motifs d'humanité, soit que, considérant l'avenir avec sagesse, ils prévoient l'échec de leur propre puissance s'ils ne s'unissent pas

L'esprit européen

avec tous les autres. L'Europe peut prendre les devants, sur la voie de ce renoncement, de la modestie qui enseigne à se soumettre à la raison dans la discussion en commun des problèmes, discussion où l'on reconnaît inconditionnellement la valeur de l'idée de droit.

Mais les grands événements du monde découlent de ce qui se passe dans le microcosme de l'individu. L'esprit du tout résulte de ce que fait chaque personne. Il se peut qu'à considérer le cours de l'histoire universelle l'individu se frustre lui-même de ses possibilités propres. Il lui semble qu'il ne peut rien changer à rien ; sa vie compte aussi peu pour le tout que sa voix parmi les millions de suffrages. Un tel sentiment d'impuissance livre l'homme à la violence de minorités despotiques. Lorsque l'individu n'a pas conscience que les choses dépendent justement de lui, lorsqu'il n'agit pas comme si les principes de son action devaient être les principes mêmes du monde qui reste à créer, alors c'est la liberté de tous qui est perdue. C'est pourquoi le devoir de chaque individu est de ne s'abandonner ni au dogme du fatalisme sociologique, psychologique ou racial, ni au désordre chaotique de la vie. Si je ^{p.315} deviens un simple spectateur et un docile compagnon du grand nombre, ou si je me laisse entraîner dans le tourbillon vital, dans les deux cas je suis devenu irresponsable. Désormais je ne contribue plus à déterminer le cours des événements par ce que je suis et ce que je fais.

On peut illustrer la dépendance du macrocosme avec le microcosme par ce qui se passe dans la conversation. Les vastes organismes, les partis, les Etats ont entre eux des rapports analogues à ceux des individus entre eux. Sommes-nous capables de nous supporter les uns les autres, et comment y parvenons-nous, qu'il s'agisse des compromis d'ordre matériel, dans les

L'esprit européen

questions posées par la vie quotidienne, ou de la confiance morale ? Tout dépend de là, et l'ordre mondial n'est possible que si notre attitude fondamentale est celle d'une conversation véritable, qui ait tout son sens, c'est-à-dire poursuivie par solidarité et par amour, et qu'on ne consentira à interrompre en aucune circonstance. Ainsi, l'attitude que nous avons à la maison, dans la vie de tous les jours, est véritablement la source de l'ordre mondial. Ce qui arrive dans le tout est rendu possible par la conduite de chaque individu.

L'individu doit exiger beaucoup de lui-même. Il doit savoir se mettre à la place d'autrui, quel qu'il soit, mettre au jour la vérité dans la « communication », ne pas laisser son cœur se durcir, mais rester ouvert, prêt à écouter, prêt à aider activement et à corriger ses propres conceptions. C'est là le problème fondamental qui se pose à l'homme qui cherche à se retrouver lui-même : sauver les possibilités de la communication.

Pour parvenir à un ordre mondial, il faut passer par deux transformations spirituelles. D'abord, *la purification de la politique*.

La politique doit se limiter à des tâches pratiques et laisser se déployer librement, dans les luttes spirituelles, tout ce qui ne trouble pas ses organismes pratiques, c'est-à-dire l'ordonnance légale des réalités matérielles qui conditionnent la vie. C'est une libération pour l'homme de voir les réalités qui conditionnent sa vie à la fois assurées et limitées dans le domaine politique, alors que son esprit ne l'est pas. Si l'on purifie la politique en distinguant sa tâche propre de toutes les autres, on élimine du même coup ^{p.316} sa prétention totalitaire, et par là tout fanatisme. On fait disparaître les partis qui prétendent imposer leurs conceptions du monde et qui se livrent des combats de croyances, au bénéfice des

L'esprit européen

partis qui, malgré toute leur hostilité, restent solidaires les uns des autres. On ne peut pas parler avec les combattants d'une croyance. La politique se trouve limitée au domaine qui est essentiellement le sien lorsqu'on s'inspire soi-même d'une croyance, la seule qui ne mène à aucune guerre de religion : la croyance en la communication d'êtres autonomes et conscients d'eux-mêmes, c'est-à-dire la certitude que lorsque des hommes parlent authentiquement ensemble, cela les conduit à la vérité et par là à l'unanimité. C'est pourquoi celui qu'elle anime cherche, avec une patience infinie, à parler même avec le combattant d'une croyance, bien que cela paraisse impossible ; il croit, en effet, qu'aucun homme n'est exclusivement le combattant d'une croyance, mais qu'il reste toujours aussi un homme parmi les hommes,

Cette modestie limitative élève moralement le métier du politicien. Il sait qu'il travaille pour ce qui conditionne tout le reste de la vie humaine. Mais il sait aussi qu'il ne lui appartient pas de faire surgir directement ce qui est ainsi conditionné. L'essence de la politique, si souvent considérée comme résidant dans la puissance, pour laquelle tous les moyens sont bons, se transforme en une lutte spirituelle menée en commun pour réaliser l'ordre positif, en se maintenant dans l'ordre du droit qui embrasse tous les hommes. Mais cela ne réussira que si l'on reconnaît que ce qui passait naguère pour son essence, le pragmatisme de la force, subsiste toujours ; il s'agit donc de le connaître à fond, sans en faire un absolu.

La pureté et l'ouverture d'esprit sont les vertus qui doivent dominer le politicien capable de limiter la portée de son action, tout en assumant et en déterminant le cours pratique des

L'esprit européen

événements. On pourrait parler d'une « subalternisation » de la politique, dans la mesure où elle se limiterait consciemment à construire les étages inférieurs de toutes les réalités humaines. Mais cette « subalternisation » de l'objet signifie une exaltation du politicien qui doit alors avoir plus de caractère et de raison qu'il n'en eut jamais.

p.317 Une seconde transformation spirituelle est indispensable à l'établissement d'un ordre mondial : il faut *enlever à l'histoire des Etats sa force magique*. Le tableau historique qui subjugué l'esprit par la grandeur des Etats, la violence des événements, fussent-ils des catastrophes, le caractère sensationnel d'exploits inouïs, le mythe des généraux et des hommes d'Etat, la gloire transmise à travers les siècles et les millénaires, ce tableau pâlera. L'éclat de l'histoire tombe désormais sur les élans de la conscience humaine.

Vers l'humanisme d'un musée européen.

Lorsque l'idée de l'Europe s'élargit pour devenir l'idée de l'humanité, elle tend à s'actualiser dans un ordre mondial. Lorsque, par contre, elle se concentre sur elle-même, elle tend à préserver ce qui lui appartient en propre. Il s'agit alors de l'Europe au sens étroit, de cet espace localisé où l'esprit occidental s'est développé pendant des millénaires, de ce petit territoire qui est en voie de prendre un air de musée. L'Européen se repose sur son passé. Mais il ne peut pas lui conserver une réalité actuelle, car celle-ci ne se répète pas.

Musée, vie de musée, cela signifie culture par le passé, le présent consacré à l'étude et à la contemplation de ce qui n'est plus, cela signifie culte et restauration des œuvres.

L'esprit européen

Ici s'exerce le charme de l'esprit considéré à l'état pur, détaché de la vie, lié peut-être à l'horreur de la réalité et à la répugnance qu'inspire le cours des événements. Mais est-il possible de se fermer ainsi au monde ? L'Amérique et la Russie ne nous montrent-elles pas le chemin réel vers l'avenir, le chemin inévitable et qui par là mérite notre consentement ? Ne nous berçons-nous pas d'illusions romantiques quand nous voulons qu'il en soit autrement, quand nous conservons en Europe un « parc national » de vieilles connaissances, de langues, d'œuvres, de manières ? N'est-ce pas vraiment une sorte de musée que la vie a quitté ? Nous entendons s'exprimer un tel mépris : « L'Europe, un musée ! Elle ne nous laisse pour vivre qu'un métier de gardien de musée ou de cicérone pour étrangers du vaste monde. »

p.318 Etre cela, s'il le fallait, serait encore un bon métier. Ne sous-estimons pas ce qui reste ici, un monde du souvenir qui est précieux pour tous les hommes. Vivre en interprète qui soigne avec amour ce qui ne doit pas se perdre pour la conscience de l'humanité, ce n'est pas si mal.

Une vie consacrée à l'humanisme, il est vrai, ne se suffit pas à elle-même ; elle n'est possible que si les autres ont besoin d'elle. Mais le monde occidental tout entier semble en avoir besoin, à l'est et à l'ouest. Preuve en soient les musées d'Amérique et de Russie. L'Europe est en voie de prendre une place analogue à celle qu'occupait la Grèce dans *l'orbis terrarum* de l'antiquité. Elle contient les sanctuaires de l'Occident, comme il y a d'autres sanctuaires pour le monde asiatique en Chine et aux Indes. Dans notre croissante impuissance, dans nos ruines, nous conservons encore ces joyaux, l'origine de l'Occident.

Cette réalité de musée fait vivre une âme historique. Comme

L'esprit européen

une âme venue du temps de nos ancêtres nous parle dans le mobilier de notre maison, la tradition spirituelle nous parle. Le monde ambiant nous emplit alors d'amour.

Mais c'est là une vie de piété ; il lui manque d'avoir une source à elle, et sa propre grandeur. Pouvons-nous vouloir davantage ? La colère que suscite l'épithète de « musée » appliquée à l'Europe ne contient-elle pas le besoin de recourir à des possibilités plus profondes ? La vie de musée ne peut jamais suffire.

Notre conscience européenne s'inspire, certes, de ce qui fut. Mais ce qui la détermine de façon décisive, c'est notre existence présente. C'est pourquoi nous aspirons à la région de nous-mêmes où nous ne nous contentons plus de contemplation historique ou artistique, de souvenir aimant, de souhaits et de nostalgies, mais où nous sommes réels parce que nous y devenons identiques à nous-mêmes. C'est là que nous saisissons ce qui aujourd'hui encore porte notre vie.

Il ne nous est pas permis d'agir sous les masques du passé, comme des fantômes de ce qui n'est plus. La vérité même du passé nous échappe si nous ne la transformons pas en présence actuelle. C'est alors seulement que la profondeur de la tradition se lie à l'avenir.

^{p.319} Tout en restant fermement attachés à l'origine de l'Occident, il nous faut abandonner tout préjugé pour accomplir le grand changement qui s'impose à nous. Osons y jeter un regard !

Vers la transformation de la religion biblique.

L'humanisme européen se caractérise depuis toujours par ce qui s'oppose à lui : le sentiment d'insécurité éprouvé dans un monde

L'esprit européen

qui ne se suffit pas à lui-même, la crainte de manquer l'essentiel de la vie temporelle pour avoir trop pensé au bonheur du monde. L'impulsion anti-humaniste n'est pas destructrice seulement ; elle est elle-même une source féconde dès que l'humanisme, devenu le monde de la culture, perd existentiellement sa vérité dans la jouissance de sa richesse spirituelle.

La riposte la plus forte vient du christianisme. Il est vrai que celui-ci, sous la forme d'un humanisme chrétien, ne cesse d'inventer des formes susceptibles de convenir au monde. Mais le christianisme contient cependant un élément de rupture dressé contre tout ce qui pourrait permettre à l'homme d'aménager le monde de façon à y trouver un abri spirituellement rassurant.

Or, aujourd'hui, l'Europe ne se trouve pas seulement dans une phase historique caractérisée par les exigences antihumanistes jaillies des situations extrêmes des catastrophes actuelles. Le christianisme aussi et la religion biblique sont reniés, consciemment par beaucoup, par d'autres en fait. Toute la polarité de l'humanisme et du christianisme risque de sombrer.

On se demandera ce que l'Europe pourrait bien être sans Bible, si elle sortait directement d'une origine pré-biblique et pré-grecque. La même réponse s'impose toujours : ce que nous sommes, nous le sommes par la religion biblique et par les éléments qui, issus de cette religion, ont été sécularisés par la suite, depuis les fondements de la notion d'humanité jusqu'aux ressorts de la science moderne et aux impulsions de nos grandes philosophies. A la lettre : sans la Bible, nous glissons dans le néant. Nous ne pouvons pas renoncer à notre origine historique. La voie du nihilisme résulte elle-même d'une évolution chrétienne, elle est encore conditionnée par le ^{p.320} christianisme ; elle a été le

L'esprit européen

grand thème de Nietzsche. Mais le nihilisme ne peut être qu'une transition momentanée. Car il n'est rien par lui-même, il n'existe que contre autre chose.

L'Europe paraît se trouver à l'instant critique où quelque chose se prépare. Tout ce qui était solide naguère s'est écroulé. Ainsi l'Européen devient libre de s'engager dans des voies que nous devinons sans les connaître. C'est la grande liberté devant ce qui est encore vide qui nous fait peur.

Nous vivons comme si nous étions en train de frapper à des portes qui sont encore fermées. Peut-être que s'est accompli jusqu'ici, au plus intime de l'être, quelque chose qui ne peut pas encore servir à fonder un monde nouveau, et ne se donne qu'à l'individu. Mais peut-être ce quelque chose deviendra-t-il le fondement d'un monde lorsqu'il sera sorti de l'isolement individuel.

Personne ne peut imaginer ce qui sera. Si l'on en traçait le projet, cela reviendrait à le créer. On ne peut dire que des choses vagues : sous la forme qu'elles ont eue pour nous jusqu'ici, la Bible et l'antiquité ne suffisent plus. Toutes deux doivent être transformées pour que nous les assimilions à nouveau. La métamorphose de la religion biblique est le problème vital de l'âge à venir.

D'où peut venir cette transformation ? Seulement de la foi originelle d'où la Bible déjà est sortie, de l'origine qui n'est d'aucun temps, mais qui est de toujours, de la vérité éternelle : l'homme et Dieu, l'existence et la transcendance. Toute autre chose paraît superficielle, comparée à ce fondement de la religion biblique pour les juifs et les chrétiens, et aussi pour l'Islam :

La religion biblique, en fait, n'a cessé de changer d'apparence,

L'esprit européen

de vêtement. Quel en est donc l'élément permanent ? On ne peut donner que des réponses abstraites : Dieu unique, la transcendance du Dieu créateur. La rencontre de l'homme avec Dieu. Les commandements de Dieu : le choix entre le bien et le mal reste valable pour l'homme. La conscience de l'historicité. Le sens et la dignité de la souffrance. L'esprit disposé à reconnaître qu'il y a des énigmes insolubles.

La Bible est dominée par des polarités qui vont jusqu'aux ^{p.321} antinomies inconciliables : religion rituelle et religion prophétique rejetant les rites ; religion légale et religion d'amour ; religion du peuple élu et religion de l'humanité ; religion du Christ et religion de Jésus qui dit : « Pourquoi m'appelles-tu bon, nul n'est bon que le seul Dieu. » La vraie foi ne se laisse fixer à aucun des deux pôles. Chaque nouvelle époque exige de la Bible qu'elle change de vêtement, afin que soit sauvée la vérité de la substance même de la foi.

Une passion passe à travers la Bible entière, une passion unique en ceci qu'elle vise Dieu. C'est le trésor accumulé par un millénaire d'expériences faites aux limites de la réalité humaine.

Les Eglises et la philosophie ont à assimiler la religion biblique d'une façon nouvelle. Ce qu'elle deviendra ne pourra apparaître qu'à la limite extrême des possibilités humaines. Le sens même de cette foi veut qu'il en soit ainsi. C'est pourquoi la transformation nécessaire ne réussira que si nous sommes capables de rendre efficaces dans nos âmes, sans réserve, ces possibilités extrêmes. Aujourd'hui, nous avons un grand souci : à travers le monde s'étend un terrible oubli. Les souffrances monstrueuses ont été supportées. Les survivants jouissent de la vie. Ils effacent ce qui fut, à moins qu'ils n'en sentent encore la

L'esprit européen

torture dans leurs nerfs. L'âme n'a pas assumé la réalité monstrueuse. Les morts ne sont plus. La ronde de la vie veut se reformer et la danse continue.

Mais nous désertons si nous ne faisons que supporter les souffrances dans l'apathie ou l'angoisse. L'angoisse une fois passée, une fausse assurance s'installe dans cette vie qu'un hasard a sauvée. Elle voile ce qu'il serait désagréable de savoir. L'homme qui ne s'expose pas intérieurement à la souffrance ne donnera rien.

Nous n'avons pas le droit d'oublier les morts, les millions de tués, et comment ils ont dû souffrir ou chercher la mort. Nous devons considérer toute douleur, même celle qui ne nous a pas atteints nous-mêmes, comme quelque chose qui devait nous atteindre et dont nous avons été seulement sauvés sans l'avoir mérité.

L'indifférence est d'autant plus fausse lorsqu'il s'agit du terrible malheur qui peut-être nous menace tous et dont on parle sans toutefois qu'il devienne réalité pour les âmes. Kierkegaard ^{p.322} aurait-il eu raison de dire : « Toutes les horreurs des guerres ne suffiront pas : ce n'est que lorsque les peines éternelles de l'enfer seront redevenues des réalités que l'homme sera secoué assez pour prendre les choses au sérieux » ?

J'ose le croire : non, les peines infernales ne sont pas le seul moyen, et l'homme peut, humainement et sincèrement, retrouver son sérieux.

A côté des religions organisées en Eglises, la philosophie, liée et polairement opposée à elles, sera comme dans l'antiquité une forme que certains hommes prennent au sérieux au point de

L'esprit européen

fonder en elle leur exigence d'absolu, tranquillement et sans bruit. Aujourd'hui, dans plusieurs pays d'Europe, on voit se constituer, sous le nom de philosophie de l'existence, une pensée tendant à une attitude pratique analogue dans la vie. Bien qu'elle apparaisse différente au point d'exclure parfois toute affinité, elle vient peut-être d'impulsions apparentées.

Cette pensée s'affirme depuis le Schelling de la période tardive ; elle a été propagée de façon décisive par Kierkegaard, stimulée par les recherches des pragmatistes, et elle a fait ses preuves dans les périodes d'angoisse. On la reconnaît, il est vrai, dans les recherches philosophiques d'autrefois qui ont toujours été, elles aussi, philosophie de l'existence. Aujourd'hui, cependant, elle prend conscience d'avoir reçu du destin une mission spéciale : en effet, l'homme se trouve désormais placé devant une alternative dont la radicalité a anéanti toutes les structures ordonnées du passé.

L'Européen qui prend la philosophie au sérieux a le choix, aujourd'hui, entre des possibilités philosophiques opposées. Veut-il s'engager dans la voie restreinte d'une vérité fixée à laquelle on ne peut finalement qu'obéir, — ou se mettre en route vers la vérité ouverte et sans limites ? C'est-à-dire, veut-il se soumettre à une forme dogmatique de savoir total, — ou veut-il maintenir en suspens toutes les possibilités de la pensée et de la connaissance comme instruments de son existence ? Veut-il durcir son indépendance jusqu'à la rigidité, comme c'est le cas dans la philosophie stoïcienne, pour avoir un refuge contre la déception infligée par le monde ? Sera-t-il satisfait dans la paix de l'apathie et dans la ^{p.323} solitude d'une attitude soit dogmatique, soit rationnellement sceptique, — ou bien veut-il conquérir son

L'esprit européen

indépendance intérieure en courant les risques d'une disponibilité entière ? Ce dernier choix est celui de la philosophie de l'existence, qui est aussi celle de la communication. Ici, l'individu ne peut devenir lui-même qu'à condition que les autres deviennent eux-mêmes. Ici, il n'y a pas de paix solitaire, mais une insatisfaction sans fin, et l'homme s'expose intérieurement à la souffrance.

Nous n'avons pas devant nous une *image* valable de l'homme, comme c'est le cas dans l'idéal trompeur du stoïcien, mais le *chemin* de l'homme. Nous avons confiance en une direction, à condition de nous en tenir à trois exigences : 1° communication sans réserve d'homme à homme, à partir de la profondeur où se livre le combat existentiel de ceux qui s'aiment et d'où jaillit la vérité, jusqu'à la tolérance réciproque loyale dans les compromis exigés par la vie ; 2° devenir maîtres de nos pensées, refuser de nous soumettre à n'importe quelle forme de savoir définitif, de nous lier à aucun point de vue ni à aucun *-isme* ; 3° reconnaître pour guide suprême l'amour, tout en restant capables de haine lorsque les conditions la rendent inévitable, et la laisser s'éteindre à nouveau le plus tôt possible.

Dira-t-on que la philosophie de l'existence est un rêve gratuit ? Si elle est un rêve, j'ose répondre qu'elle est peut-être l'un des rêves qui ont de tout temps donné naissance aux valeurs humaines pour lesquelles il vaut la peine de vivre.

Mais si les perspectives illimitées nous donnent le vertige — et l'épreuve suprême paraît être encore devant nous — alors nous pouvons dire : Si tout s'engloutit, Dieu reste. Il suffit que la transcendance soit.

Même l'Europe n'est pas pour nous réalité suprême. Nous

L'esprit européen

deviendrons des Européens à condition de devenir vraiment des hommes, c'est-à-dire des hommes puisant leur être dans la profondeur de l'origine et de la fin, qui toutes deux sont en Dieu.

@